

Minima politica*

par Paolo Virno

Esprit d'escalier

Dans la langue, le *futur antérieur* est un temps à la fois inquiétant et énigmatique. Il laisse derrière nous un avenir prévisible : « j'aurai été journaliste », « j'aurai perdu une occasion ». Par ce type d'expression, on considère une expérience éventuelle comme déjà advenue, désormais soumise à cette évaluation dépassionnée qui appartient aux *faits accomplis*. Pour un instant, l'attente prend des allures de souvenir. Ce qui n'est pas encore se déguise en vestige de mémoire.

Quand on se sert de ce temps, on est amené à se mettre en question, à scruter de façon critique le cours du monde et son propre mode de vivre. Le futur antérieur nous rend circonspects par rapport à ce qui, maintenant, semble être un destin inévitable ou une inclination « naturelle ». En imaginant contempler tout ce qui va se passer avec le regard de l'« après », je prends des distances par rapport à l'éventualité qui aujourd'hui semble prééminente. En disant « j'aurai eu du succès », je peux pressentir que ce succès obtenu est bien peu de chose et que, peut-être, il y avait — il y a — mieux à faire. L'avenir considéré à son tour comme un passé grâce au futur antérieur, devient une *chance* du présent : une parmi tant d'autres, en conflit avec les autres, à passer au crible.

* Traduit de l'italien par Véronique Dassas.

Le futur antérieur désigne ce moment où l'on sort d'une fête chez des amis. En descendant les escaliers, on a soudain l'intuition que la soirée aurait pu se passer autrement ; les erreurs que l'on a faites, les omissions, les timidités coupables nous sautent aux yeux : avec une précision fulgurante, nous viennent à l'esprit le mot juste que nous aurions pu prononcer, le geste hardi et délicat que nous aurions dû poser (prendre la main d'une Madame de Rénal, défendre la réputation d'un ami lointain traîtreusement attaqué, etc.), la gaffe catastrophique que nous aurions mieux fait d'éviter. Nous sommes envahis par *l'esprit d'escalier*. Le futur antérieur est l'instrument grammatical qui exprime par avance, avant même que la soirée ne commence, *l'esprit d'escalier* dont nous serons la proie par la suite, après-coup. Pour un instant, *l'esprit d'escalier* donne consistance aux possibilités divergentes dont une situation donnée était pleine : il montre combien d'avenirs alternatifs étaient contenus dans ce moment du passé où nous nous rendions à la fête chez nos amis. *L'esprit d'escalier* recense et réhabilite ces « futurs perdus », avalisant l'emploi du conditionnel hypothétique : « on aurait pu ». Mais réhabiliter les « futurs perdus » ne signifie peut-être pas en finir avec l'histoire écrite par les vainqueurs, cette histoire où chaque étape successive passe pour nécessaire et inévitable ?

Le futur antérieur est le temps sur lequel se fonde le Jugement dernier si cher à la tradition théologique. Chaque « j'aurai été » est un *dies irae* fiché dans l'expérience quotidienne. Mais il s'agit d'un Jugement dernier humble et sans emphase : on l'affronte en descendant les escaliers, en faisant attention à ne pas trébucher, parfois pas tout à fait sobres. L'apocalypse a les traits familiers de *l'esprit d'escalier*.

Vies en italiques, vies entre guillemets

X dit : Mon ami est un homme *bon*. Y dit : Mon ami est un homme « bon ». X et Y ne disent pas la même chose. Le premier, utilisant l'italique, donne à ses mots un sens ultérieur et plus profond par rapport à leur sens immédiat : il semble dire plus que ce qu'il est effectivement en train de dire. Le second, avec les guillemets, indique en revanche que ses mots valent moins que ce que l'on pourrait croire : ils ne sont que jeu, représentation complice, citation sans prétention. Le premier se donne des airs, le second vit au-dessous de ses moyens. L'italique suggère que le sens littéral est un *vêtement trop petit*, dont on déborde volontiers. Les guillemets nous avertissent que le sens littéral est un « vêtement ample », un peu comme celui dans lequel nage le clown.

Il y a un jargon de l'italique et un jargon des guillemets. Si l'un prend celui qui écoute par le collet en levant le sourcil avec sévérité, l'autre lui fait un clin d'œil, sournois et railleur. Plus : il existe une *forme de vie* pleine d'italiques et une « forme de vie » caractérisée par les guillemets. Celui qui vit en italique, montre avec ostentation une certaine répugnance pour la société de masse et ses confrontations ; il cultive son intériorité comme une plante de serre ; privilégie ce qui est unique, ce qui est inédit. Il se comporte toujours comme le collectionneur qui, reconnaissant sur une toile la touche originale de Degas, décrète : c'est authentique. Celui qui vit entre guillemets se met un masque pour participer au carnaval postmoderne ; il aime la simulation et l'équivoque, il exhibe l'interchangeabilité de toute observation et de toute expérience. Il

ressemble à un faussaire impudent, qui écoule des billets de toute évidence faux.

Italique et guillemets, *authentique* et « inauthentique ». Cioran et Baudrillard. Entre les deux extrêmes existe pourtant une solide complicité : l'un renvoie à l'autre, le légitime, se légitime à travers lui. L'ascèse à laquelle semble se consacrer l'homme de l'italique est moins éloignée du désenchantement cynique de l'homme des guillemets que ce que les intéressés voudraient bien faire croire.

L'italique réfère à quelque chose de supérieur, sans expliquer cependant de quoi il s'agit : il donne une patine d'unicité à un vocable usé, mille fois répété (*bon*) ; il met une copie quelconque au rang du modèle original. Sacrés, mais sans contenu sacré : c'est ça, les mots en italique. L'authenticité prétendue se révèle postiche, artificielle, « inauthentique » pour finir. Ceux qui utilisent les guillemets (« bon »), prennent leurs distances par rapport à ce qu'ils disent, réduisent leur propre discours à la citation : mais toute citation renvoie à un texte de base, toute prise de distance trahit une nostalgie. Les guillemets, au moment même où ils s'en écartent, évoquent un discours bien fondé, univoque et fiable, *authentique*, en somme. L'italique ouvre la voie aux guillemets, les guillemets présupposent l'italique. On ne peut vraiment désactiver l'un des deux pôles magnétiques sans bousiller l'autre du même coup. Autrement, on est destiné à aller de l'un à l'autre, de l'autre à l'un, en une alternance sans issue.

L'utilisation forcenée de l'italique ou des guillemets est une réaction à la crise de la société du travail, de son éthique et de ses hiérarchies. Quand devient de moins en moins nette la frontière entre travail et non-travail, temps de travail et temps de vie, action

instrumentale et action de communication, quand les espaces se chevauchent et se confondent, alors seul un signe graphique supplémentaire peut garantir une faible distinction : *travailleurs* ou « non travailleurs ». Mais la crise de la société du travail n'est pas une feuille blanche, un vide informe. Au contraire, elle cache de nouveaux modes d'être, elle couve des oppositions radicales, elle prétend à d'autres mots. Attention, d'autres mots : on ne parle plus de ces mimiques allusives dont l'italique et les guillemets sont les tics caractéristiques.

Mon ami n'est ni *bon* ni « bon », mais il est décidé à se battre pour un revenu garanti.

La vulgarité de l'Oracle

Quiconque le désire peut apprendre très vite comment ne pas utiliser les livres et combien futiles sont les esprits profonds qui font la gueule à leur temps. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la rubrique « Aujourd'hui » que Guido Ceronetti (un lettré exquis et hors normes) tient tous les jours en première page de l'un des plus grands journaux italiens, *La Stampa* de Turin. Il s'agit de courtes citations tirées de textes de haut lignage culturel, à déguster (pardon, à savourer) en retenant son souffle. L'hypothétique sagesse infuse en ces quelques lignes devraient désamorcer (pardon, amollir) les laideurs de l'actualité qui hurle dans les titres avoisinants, venant à notre secours comme un *pater noster* au cours d'une journée agitée. Selon Hegel, pour les modernes, la lecture des journaux fait office de prière matitudinale : aujourd'hui, grâce à Ceronetti, ce sont les journaux mêmes qui s'ornent de petites prières.

5 juin, de Céline : « La télévision, tous ces trucs, ce sont des abrutissements, et tellement inférieurs... Quotidiens et mensuels, tout... Et tellement écrasants que pas même les esprits les plus solides n'y résistent ». Une audacieuse malédiction contre la presse, plantée là, en plein territoire ennemi. Dommage que le chuchotement haché de Céline, extrapolé ainsi, ressemble aux sottises du premier ivrogne venu. Les autres auteurs mobilisés par le Sage subissent à peu près le même sort. Le 14 mai, c'est au tour de Joseph Roth de subir le pilori : « Le cœur des hommes hardis, fous et facilement enthousiastes sont insondables... ». La banalité revêt une aura un peu complice et intimidante (comme pour dire : seul les *happy few* peuvent appré-

cier autant de vertigineuse simplicité, es-tu des nôtres oui ou non ?).

Le 3 juin, Fedor Dostoïevski enfile la veste d'un Talleyrand d'opérette et sentence ainsi : « La conscience secrète du pouvoir plaît infiniment plus que la domination ouverte ». Parfois le ton est enchanté, comme le 4 juin : « ...Et puis Kafka dit : " ... Tous mes amis ont des yeux magnifiques. La lumière de leur cœur est la seule illumination de la prison obscure dans laquelle je vis. " » Ailleurs, il est sobrement héroïque : « Les épaules collées au mur, dans la grisaille du vide, lisez Job et tenez bon » (Gottfried Benn). Ailleurs encore, s'élève une note prophétique : « ... Les Dieux ne se préoccupent pas de notre paix : la vengeance est leur fonction » (27 mai, de Tacite). Il ne manque même pas de facétie rude : « L'homme qui se tait, refuse ; la femme qui se tait, consent » (12 juin, c'est tiré d'un proverbe en arabe des nomades Maraziq, mais l'oncle Charles le disait lui aussi en allant au bordel).

Enfin, le 9 juin, une petite phrase style *Harmony* : « Suis-je présomptueuse en disant que j'ai trop d'amour pour ne le donner qu'à une seule personne ? L'idée que pour toute la vie il faille aimer toujours et seulement une seule personne me semble tellement infantile ! C'est tellement appauvrissant. » Disposition marquée pour l'adultère, semble-t-il. Et puis l'œil va à la signature : c'est Etty Hillesum, cette jeune femme juive qui écrivit un livre déchirant, *Journal*, en attendant d'être gazée. Frisson.

Ceronetti est le traducteur (extraordinaire, par ailleurs) de *l'Ecclésiaste*, où il est écrit : « Chaque parole s'épuise, tu ne peux lui en faire dire davantage ». Entre ses mains, les mots des auteurs, épinglés comme des papillons imprudents, sont véritablement exténués. Au

lieu d'élever notre âme informe, ils lui bavent dessus une bouillie sublime. Tenter d'amender la culture de masse en lui faisant humer des pétales exquis se retourne contre l'auteur : impossible de ne pas regretter les maximes imprimées sur le papier de certains bonbons. Malgré tous leurs défauts, elles n'ont pas la trivialité déconfitée de l'Oracle.

La défaite et l'erreur

Il y a quelque temps, j'ai vu à la télévision une émission consacrée à l'affaire Sofri (Adriano Sofri, ex-leader de *Lotta continua*, le groupe le plus important de la gauche révolutionnaire italienne après 68, a été accusé par un « repent » d'avoir organisé l'assassinat du commissaire de police Luigi Calabresi : Sofri s'est battu longuement pour prouver son innocence). J'étais en compagnie de gens connus, de bon amis dont je n'ignore pas les obsessions et les idiosyncrasies, comme ils savent les miennes. Certains d'entre eux ont fait de la prison pour « association subversive » dans les années des lois spéciales contre l'extrême gauche. Ils n'en portent pas les marques : ni plus ni moins que celles d'un voyage à l'exotisme médiocre. Nous regardons l'émission spéciale avec la curiosité que procurent toujours les films d'époque : les vêtements, les visages, les affiches sur les murs. Le commentaire est équilibré, rien à voir avec les exagérations auxquelles se sont abandonnés les médias dans d'autres cas. Il y a un effort pour reconstituer les colères et les passions de l'époque. Suit l'enquête en cours, commentée en studio par deux ex-dirigeants de *Lotta continua*.

Ceux-ci nient avec d'excellents arguments que l'organisation à laquelle ils ont appartenu ait eu quelque responsabilité que ce soit dans la pratique de l'assassinat politique. Ils expliquent l'histoire de *Lotta continua*, spontanéité et anarchisme, radicalité existentielle et amour pour les masses. Ils soulignent avec insistance cependant la distance qui les sépare de ces modes d'être. Nombreux furent les aveuglements et les quiproquos politiques et moraux. Ils ont beaucoup changé. Ils ont heureusement retrouvé le goût de la

démocratie et de la tolérance. Les images du mouvement, qu'ils viennent de regarder, n'ont rien à voir avec la fusillade de la via Cherubini (la rue de Milan où le commissaire Calabresi a été tué), d'accord, mais pas non plus avec ceux qui se défendent aujourd'hui d'avoir eu recours aux armes.

Une fois la télévision éteinte, plus encore que le déjà vu inquisiteur, ce qui frappe, c'est la difficulté réitérée, de la part des militants des années soixante, de rendre compte d'eux-mêmes. On perçoit un désarroi et un embarras sans remède. On montre la liste des erreurs que nous aurions commises, suivie de la litanie pointilleuse des illuminations successives, des conversions et de la moralité retrouvée. Ce que l'on ne mentionne jamais, même pas en passant, c'est la *défaite* que l'on a subie.

La défaite sociale de l'ouvrier de la chaîne de montage, de sa force contractuelle, de ses instances de pouvoir, de sa capacité d'unifier tout le travail dépendant. C'est la défaite de toute une génération de militants qui était liée à cette figure de l'ouvrier. Une catastrophe qui a été consommée au milieu des années soixante-dix avec une « révolution par le haut » des modes de production, une altération du paysage même dans lequel le conflit s'inscrivait. Des retournements de situation pareils, il y en a eu d'autres dans le siècle, mais pas tant que cela, on peut les compter sur les doigts d'une main.

Maintenant, le premier effet d'une défaite, c'est de se faire oublier, de quitter la ligne d'horizon pour laisser place à un triste cortège d'erreurs et d'hallucinations. Il n'y a pas de vaincus, juste des gens qui ont eu tort : des âmes trop simples ou trop tordues mais en peine, de toutes façons. Mais ce n'est pas tout : puisque

la capacité de destruction de l'État et de la grande entreprise est présentée comme une méprise ou une faute de notre part, on est condamnés, entre autres, à ne plus pouvoir identifier ce que furent les véritables défauts d'entendement, les véritables omissions.

Entre ce qui, des années soixante-dix, s'inscrit sous la voix vaincue et ce que l'on attribue à des modèles culturels inadéquats, les comptes ne sont plus justes, et je crois qu'ils ne le seront jamais. Comme dans le paradoxe du menteur (« En Crète tout le monde ment, dit un Crétois... »). Ou comme cela arrive parfois quand on écrit à l'ordinateur un article pour un journal : il manque une ligne et le terminal dit : « insuffisant » ; alors tu ajoutes la ligne, mais la machine, infatigable, répond : « une ligne de trop » ; tu l'enlèves et cela redevient « insuffisant », et ainsi de suite à l'infini. Il est évident qu'il y a une erreur dans la conception de l'espace graphique. Dans le cas qui nous occupe, il est évident qu'il y a une malformation de l'espace de la mémoire collective.

La défaite, si c'en est une, ne se laisse pas voir. Plus encore, même parler de défaite semble être aujourd'hui trivial et grinçant : un signe d'indigence intellectuelle, le dernier lambeau des déraillements d'autrefois. Ces mystères de l'optique ne trouveront de solution que dans le retour de l'insubordination des acteurs sociaux qui sont les produits des transformations survenues ces dernières années. Pour eux, l'absence de mémoire est peut-être une bénédiction. Pour nous, s'applique en revanche une morale provisoire : réduits de toutes façons à l'imprécision, il faut choisir : « une ligne de trop » plutôt qu'« insuffisant ». *Vaincus* et rien d'autre. Si ce n'est pas la pleine vérité, c'est toutefois la chose la moins fautive que l'on nous concède de dire.